

Guillaume écarta les rideaux. On arrivait à Kiel. Seulement, est-ce que Capelle avait bien entendu son *gegebenenfalls*¹? Tout était là. S'il l'avait entendu, le reste s'éclairait d'un nouveau jour. Il partait, sachant que le cas écherrait. Qu'il partît était justement le signe...

Le train freina. Les lustres de cristal tintèrent. Il fallait bien que le cas échût, puisqu'il partait ! Plessen poussa la portière, doublée elle aussi de soie bleue. Passa la tête.

« Kiel, Votre Majesté. »

La première pensée de Gustav Krupp von Bohlen, lorsqu'il s'éveilla, fut pour l'entretien de la veille. C'était à Kiel. Guillaume était jeune et frais. Plus jeune et plus frais que d'habitude, surtout après un voyage en train de plus de 300 km. Alerte, ludique presque. Il voulait avoir des garanties pour l'approvisionnement en munitions. Ce n'était pas la première fois. Mais il n'avait jamais donné suite. Toutefois, s'il devait y en avoir une durant ce règne, il mettrait sa main à couper que ce serait cette fois ! Non pas que Guillaume lui apparût plus résolu que d'habitude. (Il y avait toujours en lui des alternances... comment ? psychopathiques... de hauts et de bas, c'était dans sa nature.) Au contraire. Il cherchait à se raffermir, à se persuader. Comme un homme qui n'est pas sûr de son fait. Qui se dit que l'enjeu est tellement gros, tellement énorme, que la décision sera peut-être au-dessus de ses forces. C'est cela qui donnait à Krupp l'intuition que Guillaume irait au feu ce coup-ci. Parce qu'il avait conscience de la charge écrasante qu'il levait, et des conséquences de son geste. Qu'il les *pensait* réellement.

A trois reprises, parlant de sa décision de soutenir l'Autriche même au prix d'une guerre avec la Russie, il avait marqué sa détermination d'en finir avec le passé. Avec l'autre Guillaume. Celui du Maroc. Celui que, durant l'hiver 1912, le gâchis balkanique avait privé du paradis céleste de Corfou². Il avait dit : « Cette fois, je ne céderai pas. » A trois reprises.

¹ . « Le cas échéant ».

² .Termes d'une lettre à Nicolas II du 18 mars 1913.

Dès avant neuf heures, Olivier Gratiolet faisait le pied de grue devant le 16 de la place Vendôme. Il n'était pas seul. Une véritable queue s'était formée, sur deux rangs, comme aux heures de plus grande affluence à l'entrée du Bouillon Chartier. Les portes de la Recette Centrale des Finances de la Seine n'étaient pas encore ouvertes, pas plus d'ailleurs que celles des autres établissements parisiens habilités à émettre les fameuses rentes à 3,5 % de la souscription publique, qu'on pouvait déjà le prédire : l'emprunt de 805 millions dont allait bénéficier la défense nationale serait un succès. Olivier, pour sa part, avait trouvé ce subterfuge afin de se faire pardonner la longueur de ce séjour à Paris qui s'éternisait sans raison. Quand il l'avait joint au téléphone, l'autre jour, à Palluau, c'est papa qui lui avait offert motif à se dérober quelques jours encore, en parlant le premier de l'emprunt du 7 juillet. La bonne aubaine ! Olivier s'était montré convaincant. C'était l'occasion de se débarrasser d'une partie des actions de la Compagnie Minière du Haut-Boubandjida, qui lui causaient tant de soucis. Le téléphone avait cela de bien qu'on y prenait des décisions graves à la légère. Papa avait hésité. Puis, pressé par le temps, les arguments d'Olivier et son propre élan patriotique, il avait dit oui. Ben, oui. Oui tiens ! Mais pas trop, hein ? Quarante, cinquante mille... Olivier, prudent, avait pris l'initiative de n'en placer que la moitié. Pour voir. De toute façon, c'était d'ores et déjà une bonne affaire. Avec un taux de 3,692 % pour 100 francs, sans tenir compte de la prime d'amortissement (qui serait de trois millions en moyenne par an pendant vingt-cinq ans), et des facilités de paiement accordées aux souscripteurs (aujourd'hui, il n'aurait à payer que 20 francs par 7 francs de rente, au lieu des 182 francs qui correspondaient au prix normal d'émission), papa n'aurait pas perdu sa mise.

L'emprunt glissa sur Léautaud comme l'eau sur les plumes d'un canard. Son problème à lui, toujours le même. Le terme du loyer et son abonnement de chemin de fer. Il n'avait plus que 200 francs, il lui en fallait 500. Il fit une liste de livres à vendre. Mais au lieu des 250 francs qu'il escomptait, on la lui estima à peine 120. Il rencontra Régnier, heureux comme un collégien que les libraires commandent son livre par cent. Gourmont, très faible, diminué,

sans ressort. Extrait de leur entretien. Lui : « Vous souffrez des rognons ? » Gourmont : « Un peu d'albuminurie. Les médecins... » et cætera. Un vrai dialogue claudélien !¹ Changer de loyer ? Pourquoi ? Pour économiser combien... 300 francs ? Une misère.

Vienne. Ballplatz. Conseil des ministres. Berchtold préside, comme pour un dîner. Il a soigneusement calculé son coup. A sa droite, Tisza, le Premier ministre hongrois. C'est le principal opposant. Il l'a mis à sa droite pour l'honorer et pour le gêner. Car, il le sait d'expérience, il est difficile d'attaquer verbalement la personne qu'on a à côté de soi, et plus encore à sa gauche qu'à sa droite (sauf pour un gaucher ou un ambidextre, mais Tisza est droitier). A sa gauche, le comte Stürgkh. La réplique physique de Bethmann, grand, raide, la barbiche taillée en pointe. Un con. Originaire de Styrie (ça n'a rien à voir), un gentilhomme. Président — on se demande par quel miracle, par quelle épouvantable méprise — du Conseil royal et impérial des ministres. Quoi qu'il en soit, un con, indéniablement. A la gauche de Stürgkh, Bilinski. Le chevalier polonais dans toute son horripilante suffisance. Brun, les traits pâles. Tête de renard, âme de fouine. (Peut-être que « loutre » irait mieux, car c'est un tueur, un homme dont on sent qu'il fouine par plaisir et que c'est par plaisir qu'il tue.) En face, tout de vert, blanc et or chamarré, von Krobatin, ministre royal et impérial de la Guerre. Face d'abruti, crâne d'abruti. La réplique mentale de Stürgkh, en uniforme et hélas ! le grade en sus. Trois fois hélas ! Une cervelle de maréchal des logis-chef que la moustache, épaisse à souhait, retient de s'écouler par les naseaux quand il piaffe ou hennit. A gauche de Krobatin, Conrad. Baron Conrad von Hötzendorf, chef d'État-Major de l'armée. Un petit homme frêle et sec, cheveux blancs, en brosse dure, moustache blanche aussi, frisée et conquérante. Des poches profondes sous les yeux, qui trompent sur le personnage : on pourrait croire à un vieil ascète fatigué de penser, las des choses de la chair, quand c'est un actif, un belliqueux, et un amateur du beau sexe qui — dit-on — le lui rend bien. Ça, Berchtold a beaucoup de mal à l'imaginer, mais, en ces affaires, mieux vaut ne rien imaginer. Beaucoup de mal, aussi, à se dire, étant donné la corpulence, que cet homme est

¹ . Si Léautaud pensait faire là une boutade, il avait tort.

l'équivalent austro-hongrois du gros Moltke. Moltke dont il est l'ami. Moins qu'avec feu l'archiduc, mais très lié quand même. Germanophile. Le plus gênant ici, après Tisza. Intelligent en diable, tranquille, équilibré. Extrêmement têtu néanmoins, volontaire, entier, cousu de principes de pied en cap... A la gauche de Conrad, un amiral. Le représentant du chef de la Marine. Berchtold l'a placé face à lui. Il ne dira rien. C'est un type de vis-à-vis idéal. Tisza, lui, n'aura personne à regarder. Il faudra qu'il tourne le cou sur la gauche s'il veut affronter Conrad, et qu'il se penche carrément sur la table s'il veut apercevoir Bilinski. De plus, en biais, le Magyar aura un problème d'accommodation avec l'angle mort de ses deux loupes. Et justement, c'est l'oeil gauche que le verre grossit le plus. On dirait un pédoncule cyclopéen, une prothèse. L'œil de Dieu collé sur la gueule de Caïn. Eh bien l'oeil de Dieu l'aura dans l'os !

Berchtold se frotte les mains. Il est particulièrement satisfait de la disposition de son public.

Sur le chemin des studios Keystone, sis 172 Alessandro Street à Los Angeles (Californie), Charles Spencer Chaplin s'arrêta à l'*Alexandria Bar*. Le garçon le salua comme une vieille connaissance et s'empressa de le servir. Depuis qu'il était arrivé ici, en décembre, encore sous la coupe de Fred Karno, tout imbu du perfectionnisme de la compagnie, sa carrière d'acteur avait fait un véritable bond. Un bond incroyable, imprévisible. La Keystone n'avait-elle pas, il y a un mois, libellé ses publicités à destination de son Angleterre natale : « Êtes-vous prêts pour le boom Chaplin ? » Un boom qui n'était pas seulement qualitatif — de ce point de vue-là, c'était sans doute l'inverse, car chez Mac Sennett, plus ça bougeait, plus c'était gros, plus ça faisait rire, meilleur c'était, indubitablement —, mais aussi quantitatif... Dix-neuf films en six mois... Le vingtième — *Laughing Gas* — sortait dans deux jours. On travaillait sur le suivant, *The Property Man*¹. Avec toujours la même bande. Fritz Schade et Harry Mac Coy. Phyllis Allen et Alice Davenport... De trois livres et dix shillings par semaine, en 1908, il était passé à 150 dollars hebdomadaires, et il savait (cette crapule de Sennett le savait aussi) qu'il en valait dix fois plus... A vingt-cinq ans... C'était complètement *loony* ! dingue !

¹ . En français, respectivement *Charlot dentiste* et *Charlot garçon de café*.

Charles Spencer Chaplin but son café. Paya. Se dirigea d'un petit pas pressé, entre les scieries et les dépôts de ferrailles du quartier d'Edendale, vers la palissade verte des studios.

Le comte Berchtold acheva son exposé.

« Je ne me fais pas d'illusion, affirma-t-il, la guerre avec la Serbie entraînera vraisemblablement la guerre avec la Russie. »

Sans laisser à quiconque le temps de prendre la parole, Tisza intervint aussitôt :

« Attaquer la Serbie à l'improviste, sans pourparlers diplomatiques préalables, cela n'aura jamais mon assentiment. »

Un ange passa. Berchtold s'était raidi. Von Krobotin fit une grimace de désagrément qu'il ne parvint pas à réprimer et que la moustache accentua au lieu de la dissimuler. En face, l'amiral regarda Tisza avec des yeux apeurés. Stürgkh ouvrit la bouche comme pour parler, mais Tisza poursuivit :

« Il faut absolument formuler des revendications sévères mais non irréalisables. »

Il insista, en ponctuant du plat de la main sur la table : *non irréalisables*. Et il se pencha en avant pour aller chercher le regard de Stürgkh et de Bilinski. Berchtold commença à se dire que sa science de la topographie ministérielle laissait à désirer.

« Que la Serbie accepte et nous enregistrons un succès diplomatique éclatant (il vit von Krobotin hausser imperceptiblement les épaules), notre prestige dans les Balkans s'accroît », dit-il en le fixant.

Géné, le ministre regarda ses doigts, puis ostensiblement vers la fenêtre. Seul le baron Conrad, qui écoutait, à son habitude, avec beaucoup d'attention, semblait ne manifester aucun agacement, du moins visible.

« Dans le cas contraire... » Tisza les laissa attendre la suite quelques secondes ; soudain, une intuition ; il se mit à parler plus bas, plus lentement, en faisant effort pour articuler... *Dans le cas contraire*, répéta-t-il sur le ton de la confiance, *je serai également partisan de la guerre...* Ah ! comme il les tenait tous sous son regard de bretteur myope ! Comme il les promenait entre caresse et menace ! Cela, par exemple, il venait de le dire d'un ton badin, comme s'il s'agissait d'une évidence, ce qui lui permit sans transition de menacer aussitôt, sans élever la voix toutefois... *mais j'insiste dès maintenant sur ce point...* Fallait voir, fallait les voir réagir

sous le fouet du son, avant même que le sens ait atteint leurs pauvres petits cerveaux embrumés par trop de voluptés, de concessions, d'amollissements... *notre but ne doit pas être le complet anéantissement de la Serbie parce que la Russie s'y opposerait jusqu'à son dernier souffle et parce que...* Bon maintenant il devait achever, et vite, avec l'argument d'autorité, celui que même François-Joseph, aussi dur d'oreille fût-il, entendrait... *en qualité de président du Conseil des ministres de Hongrie, je ne consentirai jamais à ce que la Monarchie annexe une partie de la Serbie.*

« Chère Madame,

Je suis tellement occupé qu'il vaut mieux que je vous réponde sans retard », écrivait Freud à quelques centaines de mètres de là.

Les deux seules choses qu'il avait retenues de cette lettre, reçue le matin même de Göttingen, c'était d'une part la remarque amusante de Mme von Salomé sur le jeu de cache-tampon, et d'autre part, bien sûr, son allusion à Adler. On la sentait encore très attachée à lui. Attachée par des liens distendus, sans doute, mais solides. Il fallait trancher dans le vif, peser de tout l'ascendant qu'il savait avoir sur elle pour la détacher définitivement. D'ailleurs, en joignant cette correspondance avec Adler, qu'il ne lui demandait nullement, ne lui montrait-elle pas qu'elle attendait de lui cet acte chirurgical ? C'était une si bonne recrue, et si belle, ce qui ne gâtait rien... Plus jeune, il eût opéré pour le plaisir. Aujourd'hui...

« La lettre montre sa virulence spécifique et caractérise parfaitement sa personnalité. Je ne crois pas qu'elle démente le portrait que j'ai tracé de lui. Disons en bon allemand (ce sera ensuite plus facile de continuer) que c'est un être répugnant. »

... *widerlich*¹. C'est exactement ce que Tisza pensait de ce Trottel, cette ganache de ministre de la Guerre. Stürgkh et Bilinski ne valaient pas mieux, dans le fond, mais le Polonais et le Styrien étaient d'une bêtise intellectuelle massive, qu'il pouvait combattre, même si elle se déplaçait souplement sur ses deux jambes, ici, là, et hop ! hop ! Tandis que celle de von Krobatin était comme un bloc de saindoux qui se laissait aisément transpercer, mais où la lame ne causait aucune perte de

¹. « Répugnant ! »

substance, impuissante qu'elle était à le réduire, sauf à le mettre en bouillie, ce qui était exclu.

Ce que voulait le ministre c'était une guerre tout de suite. Ça pouvait encore se justifier, même stupidement, façon Stürgkh ou Bilinski. Par exemple pour faire comme préconisait Potiorek (il n'était pas encore incarcéré celui-là ?), sabrer le Bosniaque pour le mater, ou comme délirait Stürgkh, exiler la dynastie serbe pour refiler la couronne à un prince européen... Tout ça c'était flatulences de l'esprit, venteuses comme le Ring, et foutaises grandes comme la maison des Habsbourg. Toutefois, ce qu'avancait von Krobotin était plus bête encore s'il se pouvait. Parce que, lui, en fait, *n'avait pas* de raisons. Lui pleurnichait : « On a déjà laissé passer deux occasions. » Un enfant qui voit passer les tours de manège. Ou alors, de trouille, il se raidissait, petit soldat de plomb tout près de fondre à la chaleur de l'événement : il avait peur d'être pris pour un faible s'il ne se battait pas... Un ministre, ça ? Et de la Guerre encore !

Vers onze heures, Georges Legagneux, un ancien mécano devenu pilote, décolla du terrain des Huraudières pour effectuer un vol au-dessus de la ville de Saumur, où il devait se produire l'après-midi. Désireux, avait-il annoncé, « que les ouvriers pussent, eux aussi, le voir voler à l'heure du déjeuner ». Ce vol le rasséréna. Il n'avait pas pris l'air dimanche, bien qu'il en eût fait la promesse, à cause du mauvais temps. Version officielle. Officieusement, il était inquiet. Exactement comme le jour du meeting d'Angers où il avait fait cette chute assez grave. Un pressentiment. Bizarre. Quelque chose comme une très légère incertitude dans les jambes à la marche, au niveau du creux poplité. N'était-il pas pourtant, à trente-deux ans, le maître de tous les pilotes français de quelque renom ? Détenteur de trois records successifs d'altitude, sur Morane-Saulnier d'abord, le 17 décembre¹, puis sur monoplan Nieuport dix jours plus tard ? 6150 mètres, qui dit mieux ? Le matin, il avait téléphoné à sa femme pour la rassurer. Entendre la voix des enfants... Le temps était magnifique. Il se pencha. Vit la Loire qui brillait. Elle passait à proximité du terrain. Allez ! Ce serait un nouveau succès.

¹. 1912.

« J'ai été le premier à dire que les revendications devaient être très sévères ! », fulminait Tisza.

Ah, ils étaient tous contre lui ! Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'il allait se déculotter ? « Mais si nous laissons voir notre intention de les formuler inacceptables, nous serons dans l'impossibilité de droit — il accentua le *de droit* — de déclarer la guerre. »

C'était sa dernière botte. Non, son avant-dernière... Ils n'étaient tout de même pas aliénés au point de se ficher de se mettre dans leur tort aux yeux de l'Europe entière ? Un moment, la certitude de Tisza à ce propos vacilla. Et s'ils étaient vraiment, totalement, complètement *fous* ? Berchtold et Conrad compris ? Berchtold... et Conrad... compris. Parfaitement. D'ailleurs qu'est-ce qu'il avait dit Conrad ? Presque rien. Et Berchtold ? Non plus. Mais lui se contentait d'arbitrer. Ça l'énerva, cette coalition. Tous contre un. Il en eut assez. Dit :

« Si on ne tient pas compte de mon point de vue, je ne réponds pas des conséquences ! »

L'inauguration du monument élevé à Victor Hugo pour commémorer son exil à Guernesey donna lieu à une manifestation éclatante de l'Entente Cordiale. On vit trois ministres français, celui de l'Instruction Publique, celui de la Marine, décidément très sollicité ces jours-ci, et le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, entourer Lord Beauchamp, ministre des Travaux Publics anglais, représentant le gouvernement de Sa Majesté. M. Georges Lecomte, le président de la Société des Gens de Lettres, ainsi qu'une délégation du Théâtre-Français, étaient du voyage. Il plut. On ouvrit des parapluies. Les officiels firent leurs discours sur la pelouse du parc de Candie, qui descend en pente douce vers la mer, au pied de la statue de Hugo, protégée par une bâche rayée.

Pessôa but. Encore un verre. Encore. Au comptoir du *Brasileira do Rossio*, où il venait chaque jour, à trois heures précises, comme en pèlerinage, depuis ce fameux lundi. Mais la jolie blonde au nom de Fifre ou de Poivre ne s'était pas montrée. Peut-être avait-il mal entendu ? Ou s'était-elle posée, tel un faucon, sur le poing d'un chasseur moins myope que lui ? Un verre encore... Il ne trouva personne à accabler.

Tisza, poussé à bout, accusa Bilinski d'être responsable de l'attentat de Sarajevo. Berchtold l'interrompit. M. de Wiesner était sur place. On attendait son rapport. Il n'appartenait à personne ici, quel que fût son rang et son pouvoir, d'accuser qui que ce fût. De plus, ce n'était ni le lieu ni le moment. Tisza se tut. Derrière le verre de lunette gauche, son oeil cyclopéen tournait furieusement en tous sens, cherchant où se poser.

Le ministre de la Guerre se dit vaillamment prêt à faire la guerre. Sur trois fronts si nécessaire. (Ce fut au tour de Tisza de hausser les épaules.) L'idée de la « vraisemblance d'une guerre européenne » fut évoquée. Une guerre européenne ! L'œil de Tisza s'emballa. Toutefois, les sept hommes se quittèrent sans avoir pris aucune décision.

Le *Courbet* appareilla à 14 h 30 pour une série d'exercices de plongée et d'attaque de sous-marin. Aux côtés de l'amiral Boué, le général ministre Djemal pacha était aux anges. Las ! l'après-midi fut endeuillé par l'éperonnage du sous-marin *Calypso* par le bâtiment *Circé*.

Les acrobaties aériennes de Legagneux soulevaient l'enthousiasme de la foule. Vers quatre heures, il atterrit un instant sur l'aérodrome avant de décoller à nouveau. Il prit de la hauteur, survola la ville, puis revenant vers le champ d'aviation, il se lança, parvenu à la verticale de la Loire, dans une descente vertigineuse en spirale au-dessus du fleuve. *Tchiiuuououou... Bang !* Il y eut un moment de silence affreux. L'eau jaillit de la Loire en une grande gerbe. Un morceau d'hélice fut projeté sur la rive droite en tourbillonnant. Puis les cris délivrèrent en même temps plusieurs centaines de poitrines. On se rua vers le fleuve. Un nageur atteignit l'appareil. L'eau était peu profonde à cet endroit. Tenta, aidé par d'autres qui l'avaient rejoint, de détacher le pilote de ses courroies. N'y parvenant pas, ils se contentèrent de lui maintenir la tête hors de l'eau jusqu'à l'arrivée des marinières. Quand on l'étendit sur la berge, Legagneux, le crâne fracturé, le sternum enfoncé, les jambes brisées, avait cessé de vivre.

Le crédit de 400 000 francs demandé par M. Viviani aux députés fut finalement voté. Il couvrirait les frais de voyage en Russie et au

Danemark, que le Président et lui-même effectueraient à partir du 15 juillet prochain. Les socialistes s'y étaient opposés. Jaurès, en leur nom, était monté à la tribune. Ce qui, quelques jours plus tôt, avait suscité les commentaires acerbes de *La Petite République*. La tactique favorite de Jaurès et de ses amis ? Esquiver les responsabilités pour pouvoir plus facilement se jeter dans l'opposition... Bien que vaincu, Jaurès trouva la réserve d'humour nécessaire pour épingle le Président :

« Que M. Poincaré coiffe une casquette de marin, déclama-t-il avec l'accent et l'emphase habituels, et aille respirer les souffles de la Baltique ! »

Il vit, sur les bancs de la majorité, s'esquisser quelques sourires de connivence. Ça l'encouragea.

« La fonction de M. Poincaré est de voyager, tonna-t-il, qu'il voyage ! »

Guillaume voyage. Il est heureux. Aucun endroit au monde ne le rend aussi heureux que le pont du *Hobenzollern*. Aucune activité. Fût-ce l'exercice du pouvoir. D'un pouvoir absolu. Aucune femme. Dona, n'en parlons pas. Même... (inaudible) ? Même ! Car ici le monde entier — hommes, femmes, enfants, chevaux, gibier, Serbes et *Reichstag* — était impitoyablement résumé. Condensé. Élagué. En fait, il restait seulement les hommes. Quelques hommes. Peut-être pas la crème de l'humanité, mais la troupe d'histriens minimale, indispensable à ses plaisirs. *Ei !*¹ Y compris les cuisiniers. Un ramassis de trous du cul, sur lesquels il régnait sans que son handicap manuel le fit souffrir comme avec les femmes. Rien que des trous du cul d'un certain âge, triés sur le volet. Des comtes, des officiers, des médecins, qui savaient faire *autre chose* que ce que l'on pouvait attendre de l'exercice de leur art ou de leur fonction. Des choses *surprenantes*. Par exemple singer un nain, préparer le punch, diriger un orchestre au pied levé, imiter le cri de la chouette, de la poule d'eau ou, plus difficile encore, le brame du cerf aux abois. Tiens, à propos, il y pensait ! Le plaisir de la chasse... non ? Non plus. Depuis quelque temps, il collectionnait les trophées sans

¹. « Ouais ! »